

## **Le règne de la bière – Le Patriote, 8 août 1898. Georges Rodenbach.**

Dans les innombrables notes, renseignements et documents publiés sur Bismarck, on a pu lire entre'autres que lui, le grand buveur, déplorait l'usage de la bière et de voir ses compatriotes « brouiller leur cerveau » avec ce breuvage. Selon lui, elle rendait les hommes stupides, paresseux.

A ce compte-là, on pourrait croire que c'est lui à qui il faut attribuer cette introduction et cette multiplication de la bière en France. Nouvelle invasion allemande, grâce à la bière, et qui, selon Bismarck, devait être pire en s'attaquant au cerveau français. Quoi qu'il en soit, le règne du vin et de l'absinthe et autres apéritifs décline de plus en plus.

En ces jours de chaleur, surtout, on peut se rendre compte que la bière triomphe unanimement. Même les anciens cafés ont disparu, dans cette révolution du goût, l'ancien café français, tel qu'on le voyait tout au long de la ligne des boulevards, le café blanc et or comme Tortoni, le café Riche, le café Procope sur la rive gauche. qui correspondait si bien au vin, aux boissons claires, à la clientèle choisie et fidèle. Aujourd'hui, tous ces cafés, l'un après l'autre, furent transformés en brasseries dont les bois sont sombres, les meubles de chêne sont en harmonie avec la bière lourde et brune. L'ancien genre français à disparu. C'est partout des tavernes et brasseries genre allemand ou, plutôt, genre cosmopolite. On a l'impression d'être dans des buffets de gare, où s'entasse une foule pressée, et qui s'ignore. Il n'y a plus les cafés où l'on cause, « ces salons de ceux qui n'en ont pas », comme disait Gambetta, au temps où il éblouissait les habitués du café Procope par ses improvisations éclatantes. D'ailleurs, il n'y a plus d'habitueés nulle part, mais des consommateurs partout. C'est-à-dire que tout le monde est éparé. Les écrivains, les artistes, les célébrités n'ont plus de lieu de rendez-vous. Le boulevard, qui, naguère, était une chose très parisienne, a disparu du même coup. On n'y trouve plus aujourd'hui que des provinciaux et des étrangers, remplissant les brasseries, à la place des anciens cafés où se retrouvaient des Parisiens. On a vraiment le sentiment d'une invasion. Cela est venu avec la bière.

Où est le temps où les étrangers de passage, les Allemands surtout et les Belges éprouaient un renoncement dans leurs habitudes et toute une petite souffrance à ne trouver nulle part de bonne bière et même aucune bière ? C'est une bière nommée Fanta qui commença, ici, la révolution d'une bière de fabrication française qu'on trouvait dans un petit café voisin de l'Opéra, lequel ne tarda pas à voir des succursales. Les expositions universelles – on ne l'a guère observé – ont surtout contribué à acclimater la bière dans Paris, même et surtout la bière allemande, cette Munich qui aujourd'hui se débite dans des proportions colossales en des tavernes et des brasseries, toutes pareilles à celle d'Auerbach, à Leipzig, où fréquentaient les étudiants de Goethe au temps du docteur Faust.

Déjà Gavarni avait prévu ce qu'il appelle « une toquade de vieilleries », ce bric-à-brac d'antiquaire qui est le genre de nos récentes tavernes et brasseries. Mais le décor importe peu à la plupart. Le goût de la bière s'est répandu. On aime maintenant la bière pour elle-même. Et puis il faut convenir aussi que c'est une question de prix. Le tarif des consommations dans ces anciens cafés français, blanc et or, était très élevé. Tous ces curaçao, kirch, absinthe ou vins, avec ou sans eau, coûtaient 20 ou 25 sous, tandis que le bock à 6 sous constitue une différence énorme, une dépense vraiment modérée. Il est d'accord avec ses mœurs démocratiques.

C'est si vrai que la moindre élévation de ce prix dérangerait tout un équilibre. On le vit bien quand M. Méline, il y a quelques années, voulut créer de nouveaux tarifs douaniers, frapper de 9 francs notre hectolitre à l'entrée, la bière étrangère. Encore un peu, on avait un incident boulevardier, par émeute de consommateurs ! Pensez donc ! C'était un droit exorbitant, qui augmentait chaque bock de deux centimes et, comme le liard n'est plus dans la circulation ici, le bock, du coup, se serait vendu sept sous au lieu de six. C'était intolérable, puisque tout le monde aujourd'hui boit des bocks.

Tout le monde – sauf le peuple. C'est un détail bien curieux et bien caractéristique : le peuple reste fidèle au vin, le vin de France, la boisson de la race, ce « petit bleu » chanté par Panius, toujours aimé, à la chopine ou au litre. Pas de bière. Il n'y a aucune brasserie dans les quartiers populaires. Il semble que le peuple soit intact, et que cette horreur pour la bière ne soit qu'une forme de l'instinct, une résistance à toute invasion étrangère.

A part le peuple, le règne de la bière est unanime dans Paris. Et, comme si les innombrables brasseries ne suffisaient pas encore aux consommateurs assoiffés et pressés, on vient d'ouvrir ces jours-ci, au boulevard des Italiens, (pour des consommateurs plus pressés encore, sans doute) une sorte de Bar-Express où il n'y a ni chaises, ni tables, ni garçons – c'est-à-dire qu'on trouve au long des murs des appareils automatiques comme ceux des gares fournissant des bonbons et du chocolat moyennant une pièce de dix centimes à introduire dans une fente de tirelire.

Ici on en glisse trois, et il vous coule immédiatement un bock mousseux. C'est le même prix, mais il y a l'économie du garçon, et on n'attend pas. Ô Siècle rapide, siècle de la vapeur et des mécaniques ! Boisson vous arrivant d'elle-même, sur un geste ! Ce Bar-Express avait été prévu par un poète (les poètes sont des devins, disaient déjà les Anciens), cet ironique Emile Goudeau qui naguère exigeait des propriétaires parisiens, en même que le gaz et l'eau – l'absinthe à tous les étages.